

LIVRES DE PHOTOGRAPHIE DÉDIÉS À GUNKANJIMA : ILLUSTRATION DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE CONTEMPORAINE D'UNE ÎLE INDUSTRIELLE... OU PROPAGANDE ?

Cecile LALY
Université Paris-Sorbonne

L'île de Gunkanjima, dont le vrai nom est Hashima, est située à dix-neuf kilomètres au sud-ouest du port de Nagasaki. C'est une île riche en houille, dont l'exploitation commença dans le courant du XIX^e siècle. Les premiers mineurs s'installèrent en 1887 lorsqu'un premier puits fut creusé. Trois ans plus tard, Mitsubishi acheta l'île et entama de nombreux travaux d'aménagement. Les scories furent utilisées pour aplanir et terrasser le terrain, ainsi que pour agrandir sa surface, et de grandes digues de protection furent construites. Du fait notamment des guerres sino-japonaise (1894-1895) et russo-japonaise (1904-1905), les besoins en charbon augmentèrent et la production s'intensifia. La population de l'île augmentant graduellement, Mitsubishi s'engagea dans la construction de logements en béton armé pour ses employés. En 1916, un premier grand ensemble d'appartements fut érigé (bâtiments 30 et 31 du plan actuel, fig. 1). Puis, d'autres bâtiments sortirent du sol. Après avoir gagné en largeur, la surface habitable fut étirée en hauteur avec des bâtiments de plusieurs étages. La silhouette de l'île se modifia. Vue de loin elle ressemblait dorénavant à un navire de guerre, ce qui lui value à partir des années 1920 le surnom de Gunkanjima (île cuirassée). Entre le milieu des années 1920 et 1945, de plus en plus de jeunes Coréens et Chinois y furent envoyés pour du travail forcé plus ou moins déguisé. Pendant la Seconde Guerre mondiale, certains d'entre eux moururent « de mort non naturelle⁹⁰ ». Après la guerre, l'exploitation de la mine continua de progresser jusqu'aux années 1960, lorsque le pétrole commença à remplacer le charbon comme source d'énergie. C'est alors qu'à l'instar d'autres mines de la région, son activité baissa. Gunkanjima fut finalement fermée en 1974 et resta à l'abandon pendant plusieurs décennies. En 2001,

⁹⁰ Suite à la création en 2004 du Comité de révélation de la vérité sur les travailleurs forcés, les Coréens constituèrent un mouvement d'opposition en mémoire de leurs compatriotes envoyés pour du travail forcé dans les mines japonaises et collectèrent des documents notamment sur les décès dus à des morts non naturelles sur l'île de Gunkanjima.

Mitsubishi fit don de l'île à Nagasaki. En 2004, l'Association Gunkanjima Patrimoine Mondiale (*gunkanjima o sekai-isan ni suru kai*) fut créée à Nagasaki. En 2009, l'île fut rouverte au tourisme et en 2015 elle fut classée au Patrimoine Mondial de l'humanité par l'Unesco en tant qu'élément représentant un intérêt pour le patrimoine industriel du Kyūshū de l'ère Meiji.



Fig. 1 : Plan de Gunkanjima extrait du livre Gunkanjima. Souvenirs d'habitants, 2014, 2^e de couverture

Singulière tant d'un point de vue architectural que social, Gunkanjima fut beaucoup photographiée. Des clichés furent publiés ponctuellement dans les journaux, revues et magazines aux XX^e et XXI^e siècles, mais sa particularité et que pendant la période contemporaine, pas moins de dix photographes japonais publièrent des livres de photographie lui étant entièrement dédiés⁹¹, il s'agit de Henmi Sanpei (1963-), Kobayashi Shin.ichirō (1956-), Matsue Taiji (1963-), Matsuo Junzō (1949-), Minagawa Takashi (1938-), Ōhashi Hiroshi (1946-), Saiga Yūji (1951-), Sakai Tōru (1960-), Takahashi Masatsugu (1947-) et Takushima Shōji (1947-). Grâce à leurs livres, il semble aujourd'hui aisé de découvrir l'histoire économique et sociale de Gunkanjima des années 1950 aux années 1970 et d'observer son évolution après sa fermeture, mais la description qu'ils proposent est-elle vraiment impartiale ?

⁹¹ Le corpus de cet article est circonscrit aux livres entièrement dédiés à Gunkanjima et publiés par des photographes japonais, donc un livre comme *Human Land* (1987) de Narahara Ikkō, même s'il contient des photographies de l'île dans les années 1950, n'est pas pris en compte puisqu'il ne lui est pas entièrement dédié. De même, un livre tel que *Gunkanjima, l'île cuirassée* (2013) de Romain Meffre et Yves Marchand n'est pas plus pris en compte puisque les photographes ne sont pas japonais.

Années 1950 et 1970 : les photographes-habitants et la grande famille de Gunkanjima

Parmi les photographes ayant publié des livres de photographie dédiés à Gunkanjima, trois d'entre eux habitèrent sur l'île, il s'agit de Minagawa Takashi, Ōhashi Hiroshi et Takahashi Masatsugu. Le premier y habita pendant seize ans à partir de 1949. Pour des raisons familiales, alors qu'il avait onze ans, il emménagea chez son oncle qui travaillait dans les mines. Adolescent passionné de photographie, il réalisa nombre de clichés durant les années 1950, au moment où l'exploitation de la mine était à son apogée⁹². Quant aux deux autres, ils étaient des amis, jeunes diplômés de photographie et nomades. Ils travaillèrent sur Gunkanjima pendant quelques mois à partir de fin 1972, alors que l'économie minière était en crise. Leur tâche consistait à décharger et transporter le matériel utilisé dans les mines qui arrivait sur l'île par bateau, tels que des poutres en bois, des sacs de ciment, des bombonnes d'oxygène et de la dynamite. Tous trois furent donc présents sur Gunkanjima avec leur appareil, sans pour autant être là en tant que photographes.

Les photographies des années 1950, tout comme celles des années 1970, sont des instantanés en noir et blanc qui ont pour sujet le style de vie sur l'île. Les clichés de Minagawa qui datent des années 1950 décrivent les caractéristiques organisationnelles de la vie dans cet environnement particulier, comme la livraison des fruits et des légumes par bateau, les difficultés météorologiques, ainsi que ce qui rythmait le quotidien des adultes et des enfants (fig. 2). La présence de ces derniers sur les photographies est d'ailleurs prépondérante⁹³, car lorsque Minagawa commença à habiter sur Gunkanjima, il fut séparé de ses frères et sœurs qui étaient restés avec leur père malade et il chercha à compenser leur absence avec les enfants de l'île (MINAGAWA 2013 : 90). De même dans les clichés des années 1970, Ōhashi et Takahashi enregistrèrent leur vie quotidienne, le lieu où ils vivaient (bâtiment 30), les appartements et les façades d'immeuble, ainsi que l'endroit où ils travaillaient. Quelques-unes de leurs photographies représentaient également les gens qu'ils côtoyaient (fig. 3) et ils s'amuserent à se photographier l'un l'autre, parfois l'appareil à la main (fig. 4).

⁹² Gunkanjima atteignit son pic de densité en 1959 avec 5259 habitants. La surface de l'île mesure 480 m du nord au sud et 160 m de l'est à l'ouest. Cela représente donc une densité de 835 habitants par hectare, ou environ quatre fois la densité de population de Paris aujourd'hui.

⁹³ Sur les quatre-vingt-deux photographies de son livre, trente-sept figurent des enfants.



Fig. 2 : Minagawa Takashi, photographie extraite du livre *Gunkanjima de cette époque-là. J'entends encore la voix des anciens habitants*, 2013 : 75 (photographie originale en noir et blanc)

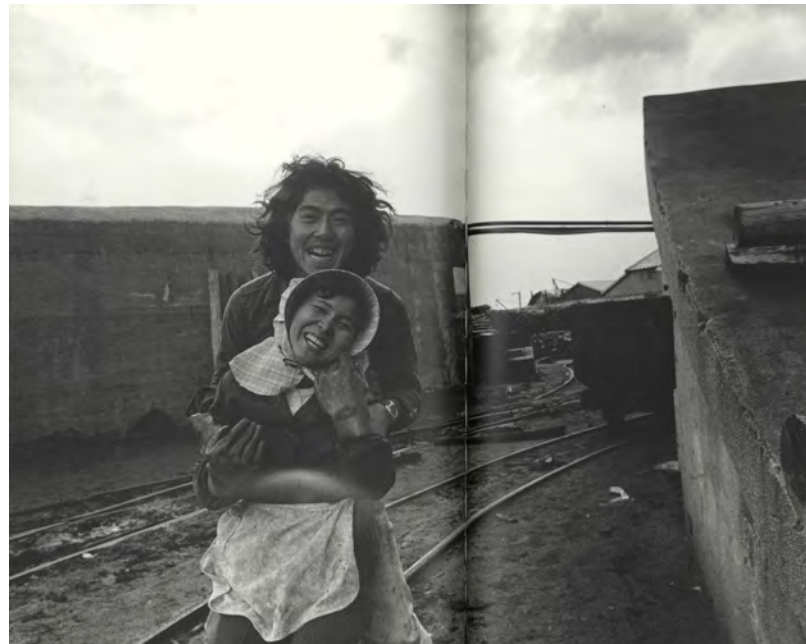


Fig. 3 : Ōhashi Hiroshi, photographie extraite du livre *Ma jeunesse à Gunkanjima*. 1972, 2010 : 66-67 (photographie originale en noir et blanc)



Fig. 4 : Takahashi Masatsugu, Gunkanjima, 1972
(photographie originale en noir et blanc)

Avec les images réalisées pendant les années 1950, comme avec celles prises pendant les années 1970, périodes qui furent difficiles au regard soit de l'histoire du Japon, soit de l'économie minière, deux caractéristiques semblent ressortir : d'un côté des conditions physiques de travail et de vie qui étaient rudes, mais qui n'étaient pas pour autant remises en cause ; et de l'autre, une chaleur humaine intense dégagée par une population soudée formant une seule et même grande famille. Gunkanjima était l'illustration du proverbe « une montagne, une famille » (*issan, ikka*) (SAIGA 1986 : 109). Les livres de ces photographes-habitants offrent donc une image positive de la vie sur Gunkanjima.

1974 : reportages photographiques d'un naufrage économique et social

Au début de l'année 1974, la fermeture officielle de l'île de Gunkanjima fut annoncée aux informations nationales. Plusieurs autres mines de la région qui étaient en difficulté avaient déjà fermé durant les années précédentes. Cette nouvelle fermeture était donc un tournant économique et une nouvelle crise sociale qui marqua les esprits. Deux photographes se sentant concernés par cet évènement décidèrent de visiter l'île, non pas pour « enregistrer la sympathique vie quotidienne familiale », mais pour témoigner de la faillite de Gunkanjima, île minière. Ils s'appelaient Takushima Shōji et Saiga Yūji. Le premier visita Gunkanjima au mois de mars et le second s'y rendit à plusieurs reprises entre le 10 janvier et le 20 avril. La

fermeture de la mine était quant à elle planifiée pour le 15 janvier et celle de l'île pour le 20 avril. Lorsque ces deux photographes accostèrent, l'extraction du charbon avait déjà pris fin, une partie des mineurs était partie. D'après les mots de Takushima, il ne restait que des personnes âgées et des enfants qui finissaient d'emballer leurs affaires. Devant cette situation, ils eurent tous deux une réaction différente.

D'un côté, Takushima s'en tint à son plan initial. Il fit une série de photographies documentaires noir et blanc et dans le rendu, il adopta une narration très claire. Il présenta tout d'abord des clichés des infrastructures désertes à l'entrée de la mine (fig. 5), puis des habitations vides de gens, des rues dans lesquelles il s'attacha à avoir au moins une personne qui apparaisse, et enfin, il s'attarda sur le seul lieu encore animé par la présence d'une foule sur le départ, à savoir le Quai des dauphins auquel était amarré le bateau. Pour lui, il s'agissait donc de montrer simplement ce dont il fut témoin pendant sa courte visite.



Fig. 5 : Takushima Shōji, photographie extraite du livre *Takushima Shōji : Gunkanjima 1974 – Quand les gens quittèrent l'île sans verdure*, 2014 : 4 (photographie originale en noir et blanc)

De l'autre, il y avait Saiga, qui voulait réaliser un reportage qui rend compte de la situation économique et humaine. Cependant, à son arrivée sur Gunkanjima, il n'eut pas d'autres choix que de réaliser des images proches de celles produites par d'autres, comme Takushima, à savoir des photographies documentaires noir et blanc, montrant quelques infrastructures vides, des personnes qui prennent le bateau et des enfants qui jouent. Il attendit de retourner sur l'île une dizaine d'années plus tard pour réaliser de nouvelles photographies et publier un livre dans lequel il ajouta aux photographies les plus récentes un texte long d'une trentaine de pages, intitulé *Souvenirs de Gunkanjima* et illustré des clichés de 1974 en format vignette. Ce texte, organisé par dates comme un journal intime, était chargé de décrire l'île en témoignant de ce que les photographies de 1974 ne pouvaient pas montrer. Dans le récit de la journée du 1^{er} mars, il déclara notamment qu'une personne de Gunkanjima lui aurait dit que nombre des photographies qui furent publiées précédemment par d'autres montraient une image biaisée de la vie des mineurs. Cette personne aurait même accusé les journalistes, les auteurs et les photographes de créer des « reportages de merde » (*detarame na hōdō*), et aurait cité en exemple *Asahi Shinbun* et NHK, ainsi que l'auteur Ueno Eishin⁹⁴ (1923-1987) et le photographe Domon Ken⁹⁵ (1909-1990) qui avaient tous deux été actifs à Chikuhō dans les années 1960. Est-ce à cause du rendu de ses photographies ou de cette conversation qu'il aurait eu que Saiga, photographe, remplaça ses images de 1974 par un texte ?

Quoi qu'il en soit, avec les livres de ces deux photographes, la période particulière de la fermeture de la mine et de l'île était donc également couverte. Et même si le texte rédigé par Saiga, publié uniquement en japonais, exprimait une critique du sort réservé aux habitants de l'île, cela était tempéré par les images de ces deux photographes, lisibles par un public international, laissant apparaître certes le départ et l'abandon, mais sans pour autant y insuffler de pathos.

⁹⁴ Ueno Eishin commença à travailler dans des mines de charbon à la fin des années 1940 et parallèlement à cette activité alimentaire fonda un cercle littéraire. À la fin des années 1950, il était actif à Chikuhō et publiait un bulletin dans lequel il décrivait la situation de la mine.

⁹⁵ Domon Ken était un photographe appartenant à la veine documentaire. À quelques mois d'intervalle, il publia en 1960 les livres de photographie *Les enfants de Chikuhō* et *Le papa de Rumie-chan est mort*, qui présentaient la vie des enfants des mineurs de Chikuhō.

Après 1974 : sommeil, puis réveil de Gunkanjima

Une fois l'île abandonnée par ses derniers habitants, elle fut fermée, elle n'était plus desservie par les transports, et de 1994 à 2009, il était même officiellement interdit d'y accoster. Cela n'empêcha pas plusieurs photographes de s'y rendre. Cinq d'entre eux publièrent des livres de photographie montrant l'île désertée : Matsue Taiji, Saiga Yūji, Henmi Sanpei, Kobayashi Shin.ichirō et Sakai Tōru.

Saiga Yūji revint sur Gunkanjima dès le milieu des années 1980. Il s'attacha à réaliser des gros plans d'objets abandonnés dans les appartements et des vues d'éléments d'architecture en ruine sur lesquels la nature avait repris le dessus. Avec ces images, il publia deux livres *Gunkanjima : paysages d'une île abandonnée* (1986) et sa réédition augmentée et modifiée *Gunkanjima: Awakening of a Dead Island* (2003). À la suite de Saiga, les autres photographes se baladèrent au milieu des vestiges enregistrant de façon directe l'extérieur des bâtiments en ruines et l'intérieur des anciens appartements. Ils s'amuserent même parfois à reprendre les compositions de leurs prédécesseurs créant ainsi un maniérisme des photographies de Gunkanjima (fig. 6).



Fig. 6 : À gauche : Kobayashi Shin.ichirō, photographie extraite du livre *No Man's Land, Gunkanjima*, 2004 : 80 (photographie originale en couleur) ; À droite : Sakai Tōru, photographie extraite du livre *Siècle du futur : Gunkanjima*, 2014 : 34 (photographie originale en couleur)

L'association des livres publiés par tous ces photographes est intéressante, car elle constitue un témoignage précieux de l'évolution de l'île et des détériorations de ses infrastructures après la fermeture. En effet, leurs livres sont constitués de clichés pris à intervalles réguliers durant les décennies qui suivirent la fermeture : les photographies de Matsue et de Saiga datent du milieu des années 1980, celles de Henmi des années 1990, celles de Kobayashi de 2003, et enfin celles de Sakai de 2014.

Par ailleurs, une dimension réflexive sur Gunkanjima et son histoire est également offerte par le livre de Saiga intitulé *La voie de la lune* (1993). Pour cet ouvrage, Saiga continua de travailler en noir et blanc, mais il adopta une approche tout à fait différente. Il campa plusieurs jours sur l'île et réalisa des photographies à intervalle régulier de la digue, en shootant de nuit, avec un long temps de pose, utilisant la lune pour seule source de lumière. Il résulta de ce processus des images hautement plastiques. Pour accompagner ces images, Saiga rédigea un texte dans lequel il insista sur le fait que dans l'obscurité nocturne, une nuit il fut surpris par la lumière de la lune et par la force que cet éclat presque mystique conférait aux digues, constamment attaquées par les vagues et qui empêchaient à elles seules l'île de disparaître dans le ventre la mer. Cette lumière lunaire semblait faire des digues un chemin entre un monde et un autre, métaphore de la vie et de la mort. *A posteriori*, ce livre pourrait être qualifié de prémonitoire, puisqu'effectivement Gunkanjima ne sombra pas. Jusque dans les années 2000, elle était simplement en sommeil.

Du décalage entre les dates de prise de vue et de publication des livres

Pour la plupart de ces livres de photographie, il existe un décalage entre les dates de prises de vue et celles des publications. En effet, les photographies de Minagawa montrant la belle et grande famille de Gunkanjima durant les années 1950 furent publiées pour la première fois en 2013. Celles d'Ōhashi montrant également une vision positive de l'île au début des années 1970 furent publiées pour la première fois en 2006, puis furent rééditées en 2010. Celles de son ami Takahashi furent publiées en 2014. Et enfin, le témoignage de Takushima datant d'un mois avant la fermeture de l'île en 1974 fut quant à lui publié pour les quarante ans de la fermeture en avril 2014.

Parmi les onze livres de photographie sur Gunkanjima qui ont été analysés ici, seuls ceux de Saiga furent publiés avant que Mitsubishi fasse don de Gunkanjima à la ville de Nagasaki (2001) et que

l'Association Gunkanjima Patrimoine Mondial soit fondée (2004). Dans les textes qui accompagnent les planches de ces livres, quatre photographes (Henmi, Sakai, Takahashi et Takushima) firent ouvertement référence au projet de proposer l'île à l'Unesco pour être classée au Patrimoine Mondiale de l'humanité en tant que sites ayant un intérêt pour le patrimoine industriel du Kyūshū. Néanmoins, au regard du décalage entre les dates de prises de vues et celles des publications, couplé de l'impulsion significative des publications dans les années 2010, il semble évident que ces publications répondent toutes à cet agenda politique.

Alors que le projet de classement de l'île au Patrimoine mondial s'organisait, des individus indépendants s'engagèrent pour soutenir la candidature grâce à divers moyens d'expression propres à chacun. Pour les photographes, ces actions prirent la forme de publications de livres de photographie. En effet, grâce à l'image photographique, qui est compréhensible par tous et qui semble offrir un gage de véracité, il leur était possible de montrer l'île et son histoire sous un jour positif, et au moyen du format livre, qui est présent sur des plateformes internationales de vente par correspondance, leur message pouvait être reçu par un public international. Avec les livres de photo, c'est donc une véritable opération de communication avec un parti pris certain qui fut mise en place pour soutenir la candidature de Gunkanjima.

Livres de photographie étudiés

HENMI, Sanpei. *Ganbare Gunkanjima* [Courage, Gunkanjima!]. Tōkyō, Shinpūsha, 2005.

KOBAYASHI, Shin.ichirō. *No Man's Land, Gunkanjima*. Tōkyō, Kōdansha, 2004.

MATSUE, Taiji. *Hashima (1983 Gunkanjima)*. Tōkyō, Getsuyōsha, 2017.

MINAGAWA, Takashi. *Ano koro no gunkanjima, ima mo hitobito no koe ga kikoeru* [Gunkanjima de cette époque-là. J'entends encore la voix des anciens habitants]. Tōkyō, Sangyō Henshū Center, 2013.

ŌHASHI, Hiroshi. *1972, Seishun, Gunkanjima* [Ma jeunesse à Gunkanjima. 1972]. Tōkyō, Shinjuku Shobō, 2010.

SAIGA, Yūji. *Gunkanjima: Awakening of a Dead Island*, Kyōto, Tankōsha, 2003.

SAIGA, Yūji. *Tsuki no michi* [La voie de la lune]. Tōkyō, Shinchōsha, 1993.

SAIGA, Yūji et SUNOUCHI, Tōru. *Gunkanjima, suterareta shima no fūkei* [Gunkanjima : paysages d'une île abandonnée]. Tōkyō, Shinchōsha, 1986.

SAKAI, Tōru. *Mirai seiki, Gunkanjima* [Siècle du futur : Gunkanjima]. Tōkyō, Million, 2014.

TAKAHASHI, Masatsugu. *Gunkanjima 30 gōtō mugen hōyō – 1972+2014* [Rêves éphémères : Bâtiment 30, Gunkanjima – 1972+2014]. Tōkyō, Daiwa Shobō, 2014.

Takushima Shōji sakuhin ten, midori naki shima o saru hitobito sono toki, gunkanjima 1974 [Takushima Shōji : Gunkanjima 1974 – Quand les gens quittèrent l’île sans verdure]. JCII Photo Salon, Tōkyō, 1^{er}-27 avril 2014.

Bibliographie

BEGHAIN, Patrice. *Le patrimoine : culture et lien social*. Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

DOMON, Ken. *Chikuhō no kodomotachi* [Les enfants de Chikuhō]. Tōkyō, Patoria shoten, mars 1960.

DOMON, Ken. *Rumie-chan wa otōsan ga shinda* [Le papa de Rumie-chan est mort]. Tōkyō, Kenkōsha, novembre 1960.

SAKAI, Tōru. *Gunkanjima ni iku – Nihon saigo no zekkei* [Gunkanjima – derniers paysages japonais]. Tōkyō, Kasakura, 2015.

SAKAMOTO, Dōtoku ; KOJIMA, Takayuki ; MATSUMOTO, Toshiko. *Gunkanjima, sumi-kata no kioku* [Gunkanjima. Souvenirs d’habitants]. Nagasaki, Association Gunkanjima Patrimoine Mondial, 2014.

SAKAMOTO, Dōtoku. *Gunkanjima, ritō 40 nen, hitobito no kioku korekara* [Gunkanjima : Souvenirs des gens, 40 ans après leur départ]. Tōkyō, Jitsugyō no nihon-sha, 2014.